4e Année. — N° 186. Dimanche, 23 Juillet 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en cachemire et faille. — Deux bandes en tapisserie. — Bande en filet Louis XIII. — Entre-deux sur toile à fils tirés. — Huit carrés de filet. — Plein sur filet. — Etoile en filet. — Toilette en taffetas. — Toilette en grenadine. — Toilette en faille et foulard. — Toilette en cachemire et faille. — Bébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriée.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette en cachemire gris et faille de même ton. Même costume vu de côté que celui décrit plus loin au n° 19. — On voit que le devant de la jupe forme ces plis au moyen de fronces sur le côté, se terminant par une tête lisérée. La traîne de la robe se relève sur le côté gauche au moyen d'une cordelière à gros glands. — Modèle de Mlle Paplu, rue de Varennes, 42.

2-3. Bandes en tapisserie, modèles du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Les couleurs à employer sont indiquées sous chaque dessin. La bande n° 3 peut être exécutée soit en teintes vives, soit en couleurs éteintes, style Louis XIII; elle produit dans les deux cas un fort bel effet.

4. Bande en filet. Vraie copie d'une bande du temps de Louis XIII, ce modèle nous a été communiqué par la maison du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. Le travail se fait avec deux fils, l'un uni marqué M, pour le point de toile proprement dit, et l'autre au point passé en fil plat ou fil luisant, ce qui produit un contraste fort heureux.

5. Entre-deux sur toile à fils tirés, modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Nous avons déjà donné un modèle de ce genre de travail, très en vogue, et que l'on emploie si avantageusement avec les carrés de filet.

On tire les fils dans la batiste en long et en large de façon à former des carreaux clairs et mats alternés.

Puis on fait une espèce de point d'esprit nouant ensemble les fils de la batiste. A l'extérieur, un ourlet à jours encadre l'entre-deux.

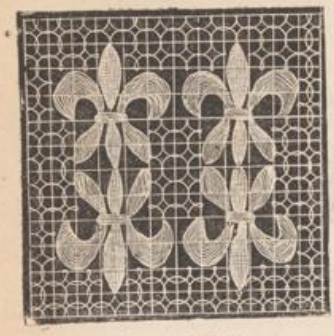
6 à 13. Huit carrés de filet, modèles de Notre-Dame-de-Sion. — Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur donnant une série de petits carrés brodés sur filets de grosseurs différentes et sur un nombre de mailles inégale, les unes en nombres pairs et les autres en nombres impairs.

Quant aux points employés, ils sont aussi variés que possible : point d'esprit, point de toile, point de reprise, d'étoile, de demi-lune, de roue, d'angle et de pyramide.

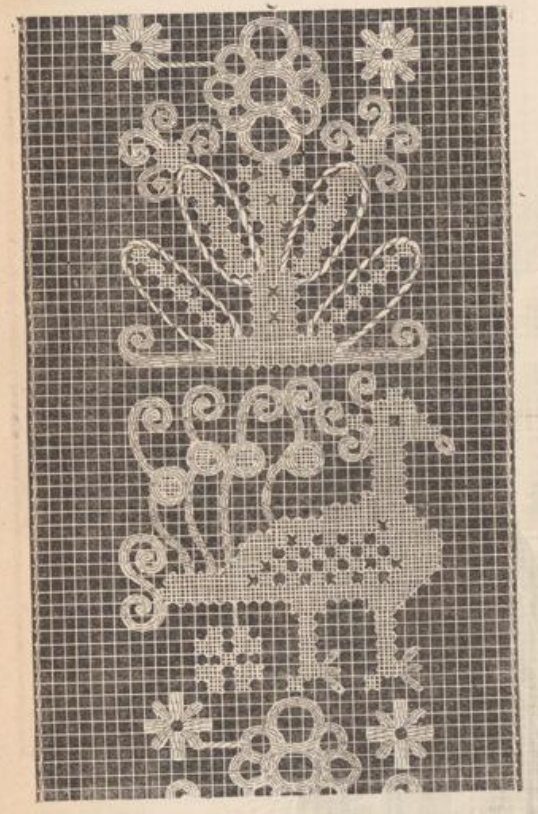
14. Plein sur filet. — Ce dessin peut se répéter et s'étendre autant qu'on le désire, et servir comme fond pour rideaux, couvre-pieds, etc. On peut même l'employer sur filet fin pour bonnets de dame ou d'enfants, sachets à mouchoirs ou à gants.

15. Étoile au filet. — Modèle de

1. TOILETTE EN CACHEMIRE ET FAILLE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



6. CARRÉ DE FILET.



4. BANDE EN FILET LOUIS XIII.

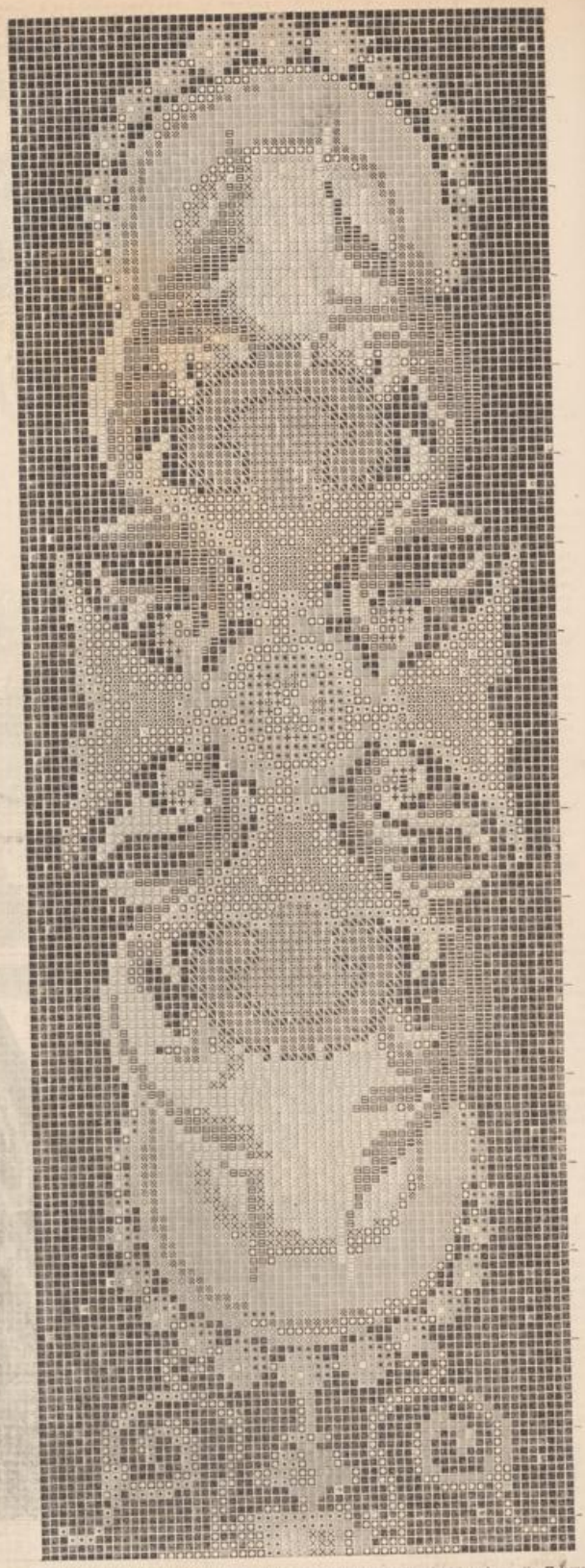
8 CARRÉ DE FILET.

Notre-Dame-de-Sion. — Il faut découper le filet de manière à donner les formes indiquées par notre dessin. Avant de procéder au travail intérieur, il faut festonner d'une manière très-serrée tout l'encadrement en prenant pied sur le fil du filet qui doit être renforcé d'un fil passé ou fil de bourrage.

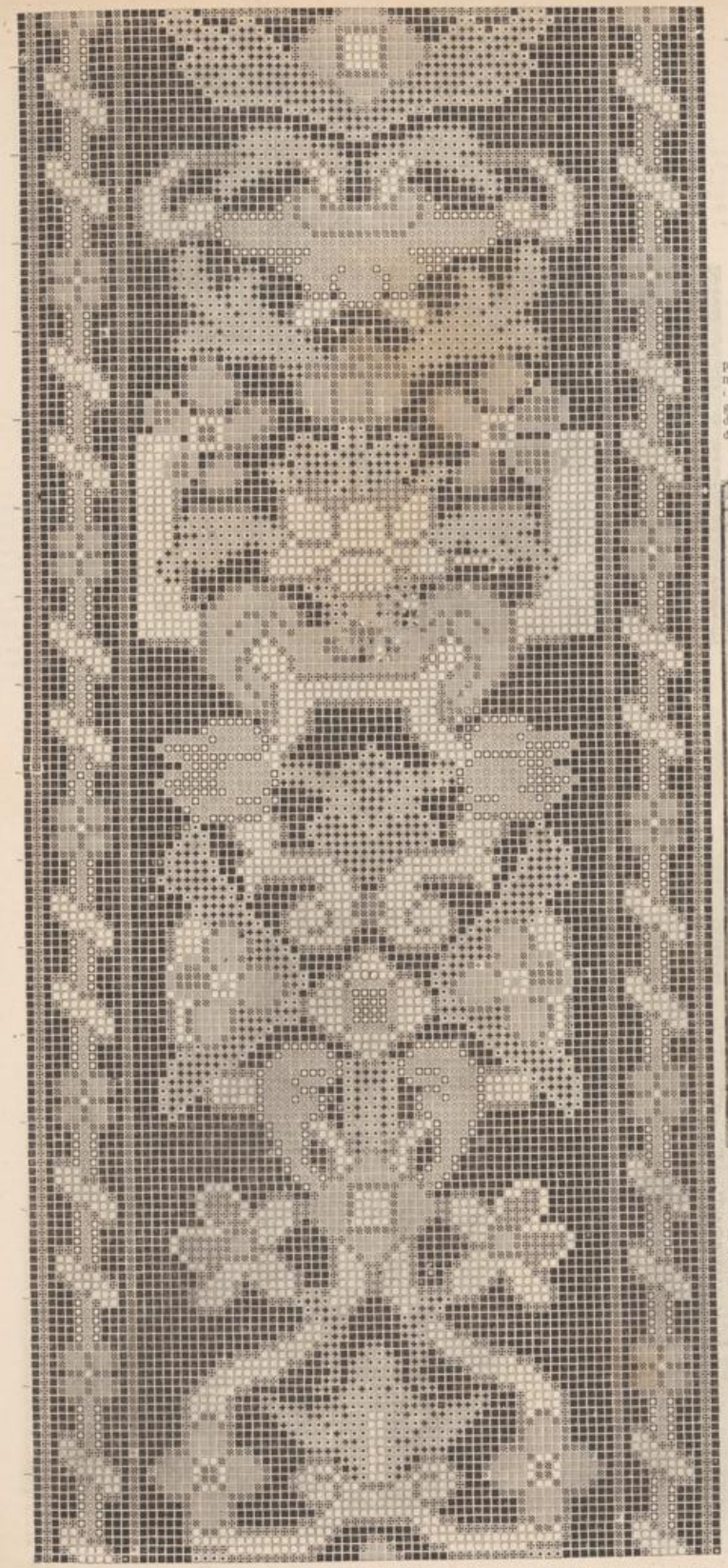
L'intérieur se remplit d'abord de points de pyramide au centre, pyramides festonnées, avec roue au centre, puis de points d'esprit et de croix avec pois aux branches de la croix.

16. Toilette de maison. — Robe de taffetas d'Italie marron, ornée dans le bas de trois volants plissés de hauteur inégale. Tunique de cachemire des Indes marron plus foncé, disposé en écharpe aux plis couchés, dont les pans retombent en cascades par derrière, accentuant la traîne ; cette écharpe est encadrée de deux petits plissés de taffetas marron clair assortis à la jupe. Paletot en taffetas. Manches et gilet de cachemire. — Modèle de Mme Pasquet.

17. Toilette en grenadine. — Robe de taffetas noir ornée de deux petits volants plissés surmontés d'un haut volant maintenu par une rangée de



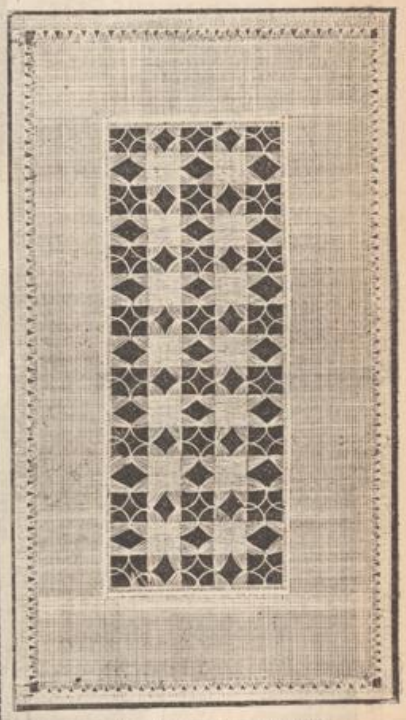
2. TAPISSERIE. ■ Fond gris pâle. □ Blanc d'argent. ⊞ Bleu pâle. ⊠ Bleu de ciel. ▨ Jaune pâle. ◻ Jaune. ⊡ Jaune d'or. ✱ Havane doré. ⊞ Havane clair. ▦ Havane. ▦ Gris clair. ⊠ Gris foncé. ▨ Lilas. ⊠ Rouge clair. ⊠ Rouge. ⊕ Rouge foncé. ◙ Brun. ⊟ Vert clair. ⊞ Vert. ▦ Vert foncé. ◻ Vert bouteille foncé. ⊠ Noir.



3. TAPISSERIE. ■ Noir. ⊠ Bleu clair. □ Bleu foncé. ▨ Havane clair. ▩ Havane foncé. ⊙ Vert clair. ✱ Vert foncé. ▢ Rouge. ⊕ Brun.

7. CARRÉ DE FILET.

piqûres. Tunique et paletot en grenadine de soie noire; la tunique est froncée dans le travers; les fronces sont maintenues, en outre, par une double piqûre recouverte de nœuds. Une grande poche froncée, tout en taffetas, agrémente le devant du tablier. Le paletot, cintré derrière, ouvert devant, est orné de revers de taffetas. — Modèle de Mme Pasquet.



5. ENTRE-DEUX SUR TOILE A FILS TIRÉS.

18. Toilette en faille bleu marine mélangée de foulard surah à carreaux de plusieurs tons de bleu. — Le jupon est orné de volants en biais alternant, faille unie et foulard à carreaux; le devant est entièrement couvert de biais ainsi disposés : un biais à carreaux, deux biais unis trois fois répétés. Corsage-cuirasse en faille bleu marine, uséré de foulard à carreaux.

9. CARRÉ DE FILET.

10. CARRÉ DE FILET.

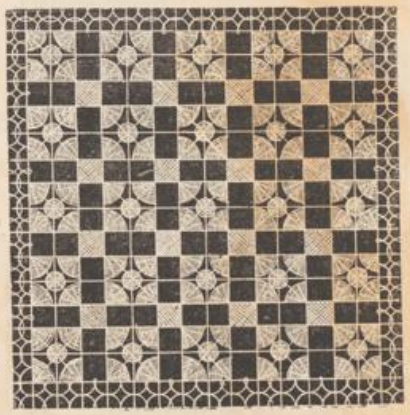
Manches demi-larges, ayant comme garniture des plissés unis, des volants à carreaux et un revers remontant en foulard surah. Col carcan en faille doublé de foulard; nœud de foulard à l'encolure. — Modèle de Mme Jenny Pasquet, 32, rue Saint-Roch.

19. Toilette en cachemire gris et faille de même ton. — Ce cachemire n'a, à proprement parler, pas de tunique; sur un jupon de soie sont posés d'abord, sur le devant, un volant froncé liséré de faille, puis un volant plissé qui se déplisse à partir de l'endroit où ces plis sont attachés sur les côtés; la garniture s'augmente d'une sorte de bouillonné; les lés de derrière tombent droit sans garniture; le devant, froncé légèrement, forme des plis horizontaux. Corsage-cuirasse en cachemire à basques très-courtes, sans garniture aucune, formant postillon par derrière; manches de faille plissant un peu du bas pour rappeler la disposition de la tunique. Paletot Louis XV sans manches, orné d'un effilé façonné. — Modèle de Mlle Papin.

E. BOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Costume en linon bleu uni et écossais bleu. — Le corps de jupon est en linon uni, orné de deux volants à carreaux, pris en droit fil, terminés chacun par un plissé en linon uni au-dessus des deux volants bouillonnés en linon uni. La tunique à carreaux est coupée carrément et drapée sur les hanches à l'endroit des angles. Corsage plat, forme cuirasse, orné de plissés bleu uni; manches en linon uni, avec bouillonné à carreaux et plissés unis retombant sur la main. Chapeau de jardin forme pointue, avec nœud au sommet de la calotte. Ombrelle douairière en surah écru, doublée de mousseline bleue.



14. PLEIN SUR FILET.

11. CARRÉ DE FILET.

Robe tissu laine et soie gris-feutre et foulard écossais des mêmes teintes. — La jupe est garnie et sans tunique. Le devant, en foulard à carreaux, forme trois draperies garnies d'effilés assortis et fixés sur le devant par un plissé à la vieille en étoffe unie; dans le bas, plissé de 20 centimètres en étoffe unie; sur les côtés, deux biais unis servant de pied à deux plissés à carreaux encadrant le devant du haut en bas; par derrière, le jupon est orné de cinq volants en étoffe unie, terminés par un plissé en foulard à carreaux. Une écharpe bordée d'effilés part des hanches sous la basque et nouée lâche sur la jupe. Corsage en tissu gris, absolument plat, sans pinces. La ceinture, qui remonte jusque sur les épaules, en tient lieu; autour de la basque, effilé semblable à celui de la jupe; manches droites avec plissés en foulard à carreaux, retenus par un ruban gris; nœud

16. TOILETTE EN TAFFETAS.

17. TOILETTE EN GRENADINE.

FILET.

e jardin forme pointue,
alotte. Ombrelle douai-
m usseline bleue.

eutre et foulard écossais
est garnie et sans tuni-
rr. a x, forme trois dra-
et fixés sur le devant
étoffe unie; dans le bas,
ffe unie; sur les côtés,
d à deux plissés à car-
aut en bas; par derrière,
ts en étoffe unie, termi-
carreaux. Une écharpe
s sous la basque et noue
su gris, absolument plat,
remonte jusque sur les
e la basque, effilé sem-
hes droites avec plissés
ar un ruban gris; nœud

Maurice et Fichemer, imp. Paris

1825 N° 186

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de la Mme Cavally, 8, Bd des Capucines, 8.

Gants de la Parfumerie Ninon 31, rue du Quatre Septembre

à la couture ex
lisse, relevé sur
sus et dessous,

COUR

L'influence de
quarantaine a é
bles catastroph
car les désastre
parables; rien
pleurent les ma
nes et de ces c
puériles les plai

12. CARRÉ DE FILET.

à la couture extérieure. Chapeau de jardin en paille lisse, relevé sur les bords, orné de fleurs variées dessus et dessous, du côté gauche.

COURRIER DE LA MODE

L'influence de saint Médard a cessé. La fameuse quarantaine a été marquée, hélas! par d'épouvantables catastrophes dont le souvenir ne s'éteindra pas, car les désastres qu'elle a causés sont en partie irréparables; rien ne peut rendre la vie aux morts que pleurent les malheureux inondés. En face de ces ruines et de ces douleurs, on ne peut que trouver bien puériles les plaintes de tous les amateurs de villégiature qui ont quitté Paris pour aller jouir des charmes de la campagne, de l'air pur des montagnes, des senteurs vivifiantes de la mer, pour aller, sous le prétexte d'une maladie imaginaire, distraire leur oisiveté ennuyée à Vichy ou Aix; ces désespoirs-là sont absolument comiques dans leur expression. Pour ma part, je trouve encore fort heureux ceux à qui il est loisible de s'en aller au grand air les pieds dans des sabots, si le sol est trop détrempé pour porter des bottes vernies ou des souliers Louis XV et couverts d'un waterproof, de pouvoir aller, dis-je, respirer librement un peu loin de Paris. A mon avis, faire de grands préparatifs de toilette pour aller passer quelques mois à la campagne ou quelques semaines à la mer, c'est perdre à plaisir l'un des grands avantages de son séjour loin des villes; mais je sais bien que je prêche absolument dans le désert, je n'empêcherai pas les femmes de regarder comme absolue, l'obligation où elles croient être de se préparer de longue date, et avec les soins les plus minutieux de la coquetterie la mieux entendue, à un tournoi de toilettes pendant la saison d'été. Celles qui n'ont pas absolument ces idées-là font comme les autres par entraînement et parce qu'en somme, elles y sont forcées, pour ne pas être trop à leur désavantage, par suite de la comparaison.

13. ÉTOILE AU FILET.

13. CARRÉ DE FILET.

Donc, occupons-nous un peu des toilettes qu'on peut faire au bord de la mer ou aux eaux; constatons qu'il est permis de produire quelque fantaisie originale, pourvu qu'elle soit de bon goût. Je citerai un petit costume de plage qui a assez l'air d'un travestissement,

18. TOILETTE EN FAILLE ET FOULARD.

19. TOILETTE EN CACHEMIRE ET FAILLE.

mais que j'ai trouvé joli néanmoins : il se compose d'un jupon à raies multicolores en lainage, en percale, ou en soie, ce qui est beaucoup plus élégant ; d'une sorte de tablier en batiste grise ou bleu marine, orné de broderies blanches. Ce tablier se prolonge en un corselet, sur lequel on jette un petit fichu de mousseline noué derrière. Bas rayés, souliers Molière en cuir jaune, avec rubans jaunes nouant très-haut sur le cou-de-pied. Voilà qui serait très-joli à Trouville, à Étretat, à Cabourg, dans les stations élégantes. Si on trouve ce costume trop excentrique, je proposerai : une robe en flanelle bleu ciel, la première jupe assez courte, la seconde relevée des deux côtés par une agrafe en argent ; un corsage formant petit paletot croisé compose cette toilette extrêmement seyante et très-commode pour se promener sur la plage après le bain. J'ai vu ces deux costumes chez Mme Day-Fallette, dont nos abonnées ont pu constater le très-bon goût par les différentes gravures que contient la *Revue*, représentant des modèles de lingerie, de modes et de robes qui nous ont été communiqués par elle. J'ouvre une parenthèse avant de reprendre mes renseignements sur les toilettes de villégiature, pour rappeler à celles de mes lectrices qui sont sur le point de se marier que nulle part elles ne sauraient trouver à composer leur trousseau et leur corbeille de mariage à des conditions meilleures, aussi bien au point de vue de l'élégance, de la solidité, du bon goût, qu'à celui d'une véritable économie. En ces circonstances, en effet, faire choix d'objets n'ayant pour eux que l'apparence, c'est folie. D'ailleurs, Mme Day Fallette peut fournir tout aussi bien le trousseau le plus modeste comme le plus riche. On trouve tout chez elle : dentelles, cachemire, etc., etc. En lui écrivant directement, 15, boulevard de la Madeleine, elle envoie renseignements, échantillons, etc., etc. Ceci dit, je reprends ma dissertation.

Un costume chaud et un peu sombre est absolument nécessaire ; nous en avons eu la preuve par les temps froids et gris qui se sont succédé depuis quelque temps. Un costume de laine demi-teinte est aussi très-utile ; pour ce costume, je conseillerai le cachemire de l'Inde gris, vert réséda, bleu barbeau, prune, feuille morte, que l'on garnit de galons de soie tissé d'argent ou d'or, soit plusieurs rangs pressés au dessus les uns des autres, soit posés en long et coupés à une longueur de 25 centimètres. Comme ce galon est difficile à arrêter, on termine des deux côtés, en bas et en haut, par une bouclette. Cette bouclette dépasse un peu le bord. On fait encore des polonaises, mais drapées, sans pouf derrière, et on ajoute, comme vêtement, une sorte de petite pèlerine à capuchon très-ornée de galons semblables au costume. Avec une toilette de ce genre, on peut porter le chapeau *contrebandier* en grosse paille noire très-lisse, à larges bords retroussés garnis d'un foulard et d'une aile ; ce chapeau, exclusif aux bains de mer, a une charmante et très-originale allure. Je l'ai vu chez Mme Day-Fallette.

Comme toilette habillée, c'est encore le véritable cachemire de l'Inde de la maison de l'*Union des Indes*, mais de nuance très-claire : gris perle, rose pâle ou mieux encore couleur crème, avec jupon de faille assorti. On garnit d'effilés très-hauts ou d'effilés mousse, de dentelles russes, de rubans, de plissés de soie ; avec ces éléments, on peut composer les plus merveilleuses toilettes. Le chapeau habillé à la campagne et aux eaux peut être le chapeau abaissé sur le front, orné d'un filet ou de gaze, avec gros oiseau, merle ou geai ; peu de fleurs ni de plumes frisées, qui deviennent horribles à l'humidité ; des oiseaux, des ailes, de la gaze. Voilà les toilettes classiques, le fond de la garde-robe ; la fantaisie a une trop grande marge actuellement pour que j'essaye d'entrer dans son domaine. Mes lectrices, à l'aide de leur journal, suppléeront à cette lacune, qu'il me serait à peu près impossible de combler malgré la meilleure volonté du monde.

Disons *grosso modo* qu'on porte des bas en fil d'Écosse de la couleur des robes, et des robes de mille couleurs : des rayures surtout rouges, noires et blanches, vertes, rouges et bleues. On fait avec ces étoffes des jupons qui forment le fond des costumes de plage et du matin. Comme toilette de soir, la grande vogue, c'est le *blanc*, en tissu différent, avec ornements faits en ruban d'un rouge particulier, exactement semblable à la nuance de l'écurie de M. Lupin, l'heureux propriétaire du cheval qui a gagné cette année le grand prix de Paris, et qui a pris le nom de nuance Lupin. Toutes les élégantes ont au moins une robe blanche ou crème garnie en lupin. C'est curieux, mais c'est ainsi. Je recommande aux jeunes filles et aux jeunes femmes qui veulent avoir une jolie toilette blanche, légère, pour les concerts au casino ou les petites soirées à la campagne, les mousselines à raies mates et claires. Une charmante disposition en ce genre est celle où les raies mates et claires sont séparées par des jours. Si on veut rendre ces robes plus habillées, on garnit tous les volants plissés ou froncés, le bord de toutes les garnitures, avec du tulle bruxelles en bande, haut de 2 centimètres.

J'ai une bonne occasion à signaler à mes lectrices. La maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, met en vente comme fin de saison ses plus beaux foulards de l'Inde à ces prix on ne peut plus avantageux. En 85 et 90 centimètres, ces foulards sont cotés 4 fr. 25, 4 fr. 50, 5 fr. et 5 fr. 25. Le foulard est une étoffe excellente de demi-saison, puisqu'on la trouve en toutes nuances. Les foulards surah à carreaux se porteront également très-avant dans l'automne. Ils sont très-solides et peuvent braver impunément les variabilités de l'atmosphère ; ils composent des costumes d'une élégance parfaite. C'est toujours une excellente acquisition.

MARIE DE SAVERNY.

QUELQUES OBSERVATIONS PRATIQUES

L'élégance de la toilette doit être en rapport avec la situation sociale, la fortune, le milieu dans lequel on vit. Cependant, il est permis à une femme très-riche de s'habiller très-simplement si cela lui convient, tandis qu'il est absolument ridicule d'affecter un grand luxe quand il est de notoriété qu'on n'a que de minimes ressources premières. Quand bien même on atteindrait ce résultat sans grever son budget, à force d'économie et d'adresse, comme tout le monde n'est pas dans la confidence de ces combinaisons ingénieuses, on s'exposerait à faire porter sur soi, par des gens sensés, un jugement défavorable. Les femmes qui ont une voiture à elles peuvent aborder certains côtés excentriques de la mode sans cesser d'être *comme il faut* ; la femme qui va à pied doit, au contraire, éviter avec un soin tout particulier ce qui se remarque : les couleurs trop voyantes, les formes bizarres, les chapeaux à effet.

En principe, il faut *toujours* passer inaperçue dans la rue, si l'on veut garder sa réputation de femme de bon ton.

Les mêmes préceptes peuvent s'adapter au *chez soi*, à l'ameublement.

Une vieille femme très-aimable et possédant au plus haut degré la distinction native et celle qui s'acquiert par le contact du *vrai monde*, très-spirituelle aussi, me disait : « Quand je vais pour la première fois dans une maison et que le hasard permet que je reste seule un instant dans le salon, en attendant la maîtresse du logis, je sais à l'avance ce que sont ses goûts, son esprit, son éducation, et volontiers e dirais sa figure, sa taille, ses gestes, rien qu'en examinant les objets qui m'entourent. »

En effet, il est presque impossible que les choses choisies par nous, disposées selon notre gré, ne divulguent pas ce que nous sommes en réalité, à un observateur un peu fin.

Une femme d'esprit vulgaire, d'éducation imparfaite ou qui aura été transplantée tout à coup dans un monde dont elle ne connaît ni les habitudes, ni les mœurs, commettra, dans le choix de son ameublement, les erreurs les plus funestes. Elle prodiguera les dorures, le zinc et le cuivre, les couleurs éclatantes, le faux clinquant. Elle se laissera imposer par son tapissier, parce qu'ils sont plus *chers* que les autres, des meubles lourds, incommodes, disgracieux, qu'elle accumulera les uns près des autres, dans un ordre précis, classique et, par suite, d'un effet peu agréable à tout œil habitué aux choses d'art et de goût.

En entrant dans un intérieur ainsi décoré, on est à peu près certain que les maîtres de la maison sont des êtres vulgaires, dépourvus même de la dose de tact qu'il suffit d'avoir pour ne pas être ridicule.

Si on pénètre, au contraire, dans un réduit mystérieux, où le jour n'apparaît qu'à travers de triples rideaux, où un vague parfum d'iris et de patchouly court dans l'air, où on ne peut se glisser jusqu'au siége qu'on doit occuper sans heurter une jardinière, pousser du pied un guéridon surchargé de mille objets, sans craindre à tout moment de renverser un bibelot, une potiche, on peut être à peu près certain que la déesse qui règne en ce temple obscur et sombre est une vieille coquette sentimentale et prétentieuse, qui craint le grand jour et veut faire croire à une *exquisité* de sentiments qui la place au-dessus des autres mortelles.

Un autre *genre* non moins ridicule, c'est le genre artiste. Dans un vaste salon, largement éclairé, se trouvent réunies toutes les choses possibles et impossibles qui témoignent d'un goût artistique poussé au suprême degré. Entre les deux fenêtres, un piano à queue toujours ouvert ; sur un pupitre déployé, une partition de Mozart ou un recueil de sonates de Beethoven ; sur les meubles qui sont auprès, en dessous, dans des casiers, autant de cahiers ou de feuilles éparses que dans un magasin d'éditeur de musique : La dame de céans est à coup sûr grande musicienne. Mais sa fille peint, car voici dans un coin un chevalet, une boîte à couleurs, un appui-main ; d'ailleurs, les murs sont couverts d'ébauches, d'études, de tableaux. La grande table du milieu est envahie par la littérature, la poésie surtout : Musset, Victor Hugo et toute la bande des petits poètes sont là reliés en rouge, ornés de tranches dorées ; un livre ouvert... par mégarde, porte sur sa première page quelques lignes tracées à la plume ainsi conçues : « A la muse qui m'inspira, Mme X..., son très-respectueux serviteur. » Suit un nom aussi inconnu que possible. Qu'importe, ce n'est pas moins une dédicace d'un homme qui *fait des vers*, et on en est très-fière. Comme accessoires, une mandoline pendue au-dessus du piano, une harpe dans le coin de gauche, un harmonium à droite, un harmonium à gauche ; la pendule représente Sapho ; les candélabres, l'un Euterpe, l'autre Melpomène. Eh bien ! méfiez-vous... et Dieu vous garde d'être livré tout un soir au monde qui peuple ce salon ; vous subiriez le plus terrible supplice ; car évidemment toute cette mise en scène a pour but de prouver que les maîtres du logis sont musiciens ou peintres, qu'ils ont le sens exquis en poésie, en littérature, et tout naturellement on doit subir la manifestation de ces talents d'amateurs.

Il serait facile d'étendre ces observations et de montrer le chez soi de la femme sottement économe encombré de housses de toile sur les meubles, de gaze sur les pendules, les candélabres ; de la femme étourdie et désordonnée où règne sans cesse et à toute heure le désarroi le plus complet. L'étoffe des fauteuils est usée, les fleurs, privées d'eau et de jour, penchent languissamment leur tête, on marche sur des poupées cassées ou des chevaux de bois sans jambes ; mais cela m'entraînerait trop loin ; j'aime mieux dire comment je *comprends* l'intérieur de la femme véritablement élégante, artiste et comme il faut.

Chez elle, rien ne saute aux yeux tout d'abord ; mais on est saisi et charmé par un ensemble harmonieux qui plaît sans éblouir. Les tentures sont en rapport avec la forme et le style de la pièce, avec la somme de jour que distribuent les fenêtres. Les meubles sont de bon goût et sobres d'ornements. Les sièges, absolument confortables, semblent faits tout exprès pour retenir le visiteur et l'engager à prolonger sa visite, tant ils méritent le nom que leur donnait Molière quand il les appelait *les commodités de la conversation*. Les tapis sont moelleux et sobres de teintes. Les bibelots, en petit nombre, potiches, coupes, statuettes, etc., etc., ont tous une valeur réelle au point de vue de l'art ou de la rareté. Le regard se repose sur des arbustes verts ou des fleurs placées avec goût en quantité, mais sans profusion. Il y a un piano, un excellent piano même ; mais il est fermé, et les cahiers de musique sont rangés avec soin dans une bibliothèque *ad hoc* ; et si les murs sont ornés de tableaux, on est certain de ne voir au bas des toiles que des signatures de maîtres. Enfin le grand, le véritable talent pour rendre son chez soi élégant et confortable, c'est donner à ces diverses choses, au choix desquelles a présidé le goût et le tact, un arrangement particulier également éloigné de la prétention et du désordre. Là est le grand secret. Ce secret est connu de quelques personnalités charmantes qui ont ainsi le pouvoir de grouper et de retenir autour d'elles un heureux cercle d'amis qu'attire d'abord le charme de leur personne et que fixe le doux bien-être qu'elles savent procurer à leurs hôtes.

(*A suivre*). MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

XII

Mme Durand ne passa qu'un jour à Saint-Aubin, sa présence étant indispensable à sa maison. En lui faisant ses adieux, Mariette lui dit bien bas :

— Soyez indulgente pour mon père !

Elle prévoyait ou craignait les fautes de celui qui, au lieu d'être pour elle le représentant de la Providence, était, au contraire, une crainte vivante.

Au bout de quelques jours d'acclimatation, le médecin, consulté, trouva que la petite Julia pourrait être baignée. Mariette soignait cette enfant avec une tendre et intelligente sollicitude. Ses forces revenaient, l'embonpoint et les couleurs aussi ; dans de fréquentes lettres elle en donnait les détails à Mme Durand.

De Paris aussi les nouvelles étaient bonnes. Son père faisait parfaitement son service ; la sécurité rentra, à côté des regrets, dans le cœur de Mariette. Si elle n'était point heureuse, du moins elle était tranquille.

C'était une grande mer d'équinoxe, les rochers du Calvados devant être découverts, les parents de Mme Durand proposèrent à Mariette de venir voir pêcher des congres noirs, des homards, des étrilles et des poupards. Enchantée de cette nouveauté, munie d'un panier suspendu par une sangle sur son épaule, comme les pêcheurs, armée d'une fouane, long bâton ferré avec lequel on pique les congres ou l'on attire les homards, elle partit pour les rochers.

Oublieuse des douleurs de la veille comme des soucis du lendemain, elle s'amusait franchement, lorsqu'arrivée au *Long-Banc*, avec les autres pêcheurs, elle remarqua une élégante embarcation qui venait de Luc ou de Langrane, ou peut-être de Lyon-sur-Mer.

Cette embarcation passa si près du Long-Banc que l'on put distinguer facilement les traits des cinq personnes qui la montaient. Mariette eut comme une horrible vision.

Elle crut reconnaître l'homme qui, à plusieurs reprises, était venu réclamer son père et lui emprunter son argent.

Pauvre Mariette, la terreur s'empara d'elle. Dès lors, plus de plaisir possible... Longtemps avant que la mer ne montât, craignant le retour de cet homme fatal, elle prétexta la fatigue de la petite Julia pour se faire ramener à Saint-Aubin.

Dès lors, redoutant de se trouver face à face avec le

mauvais génie de son père, elle n'osait plus aller sur la plage, seule avec Julia. Ne sachant comment occuper son temps, elle se mit à apprendre à faire de la dentelle, ce travail d'arachnée dans lequel les Normandes des côtes du Calvados sont si habiles. Mariette, qui avait le don de charmer, et l'adresse des fées, saisit bien vite le secret de brouiller et débrouiller les multiples *bloquets*, garnis de soies impalpables, avec lesquels les dentellières font les merveilles dont se parent nos élégantes. Et la douce Sagesse s'affligeait, en songeant que ces belles dentelles vendues un si haut prix à Paris étaient payées si peu à celles qui les font: puisque la plus habile dentellière, celle qui fait de l'extra-fin, ne gagne pas plus de 2 francs à 2 francs 50 par jour.

— Est-ce juste, cela? demandait Mariette à Olinda, l'habile dentellière.

Cependant le temps qu'elle devait passer à la mer s'écoulait, et Mariette quitta Saint-Aubin sans avoir revu l'homme fatal. Peut-être s'était-elle trompée? Peut-être avait-elle été abusée par quelque ressemblance.

A son arrivée à Paris, ce fut à qui lui ferait fête. Quant à Jacques Gervais, c'est à peine s'il osa lui prendre la main et baiser son front...

Mme Durand avait, pendant le séjour de Mariette à Saint-Aubin, fait de notables arrangements dans la mansarde de la jeune fille. Elle trouva du linge dans une petite armoire; quelques livres au-dessus d'une table. Ces attentions délicates emplirent son cœur de gratitude et mirent de douces larmes dans ses yeux.

Sans mot dire, elle alla embrasser avec une fraternelle effusion l'excellente femme qui riait de tout son cœur, tandis qu'elle avait, elle aussi, les yeux pleins de larmes.

— Ah çà! et moi? dit joyeusement le boulanger, j'y suis bien pour quelque chose.

— Merci! lui dit Mariette en serrant sa main loyale.

Jacques Gervais semblait être de plus en plus un intrus discordant dans cette réunion de braves cœurs...

Une après-midi que Mariette était seule, une dame, dont les cheveux blancs juraient avec des joues rosées, des yeux de lapis et des lèvres rouges comme des cerises, entra dans la boulangerie, tenant en laisse deux adorables kings-charles; elle choisit des gimblettes et des madeleines qu'elle distribua à ses petits dogs. Julia, tentée de caresser les jolis petits chiens, leur offrit des croquignolles qu'ils croquèrent à belles dents. Tandis que l'enfant caressait les jolies petites bêtes, leur maîtresse envisageait Mariette.

Dans son regard analysant la jeune fille, il y avait une sympathique curiosité.

Et, de son côté, Mariette ne pouvait détacher les yeux de cette singulière personne dont le vêtement, la coiffure, les airs de tête, tout, en un mot, était, par son excentricité, une protestation contre la mode et le goût du jour.

Muette et automatique jusque-là, elle dit à Mariette, comme si les rouages composant son moteur eussent accompli l'évolution qui devait la faire parler :

— Cette jolie enfant est votre sœur?... oui!... Ses yeux sont bleus, ses cheveux sont d'or, comme vos yeux, comme vos cheveux... Eh bien, malheur aux regards d'azur, aux cheveux de Phœbus!... Regardez-moi!...

Elle paya sans avoir voulu recevoir sa monnaie, et sortit en disant à ses petits suivants :

— Venez, mes amours!

Mariette était stupéfiée par la surprenante personne.

Julia commençait à lire couramment; les lettres qu'elle traçait commençaient à se proportionner à la petitesse de ses doigts, et pour l'encourager, Mariette lui promettait de lui faire écrire sur une belle feuille de papier enluminée une jolie lettre pour la Saint-Charles, patron de son père.

L'influence tutélaire de Mariette se faisait sentir sur tous ceux qui étaient en contact avec elle. De la jeune fille s'échappaient de puissants atomes crochus, comme d'une rose s'exhale la délicieuse senteur qui fait aimer la rose plus que ne le fait sa beauté, qu'elle soit blanche, pourpre ou rose. Cette influence attractive ramena souvent l'excentrique dame aux kings-charles. Un jour, elle s'assit, sur l'invitation de Mariette, pendant le *lunch* que leur servait Julia.

— Je suis véritablement surprise, dit-elle brusquement à Mariette, de trouver une personne comme vous dans une position aussi humble.

— Votre indulgente bienveillance pour moi, madame, s'exagère mon faible mérite.

— Non point; vous êtes une personne très-distinguée.

— Je suis heureuse d'avoir l'approbation, madame, d'une personne comme vous.

— Et voyez votre petite sœur, reprit la dame; je suis surprise de ses efforts pour vous imiter... Vous me plaisez véritablement, et je reviendrai... Adieu, my dear...

Elle trahit ainsi sa nationalité, que sa prononciation, si purement française, n'eût jamais fait deviner.

Après être venue souvent, la dame revint bientôt tous les jours, et, l'attraction devenant impérieuse, elle pressa dans sa main la main de la jeune fille. De la part de l'étrangère, ce n'était point une banale formalité de politesse, mais une affirmation d'égalité, si ce n'est sociale, du moins d'éducation et d'intelligence.

Mariette le comprit si bien qu'elle en ressentit le premier sentiment de fierté qui lui eût fait relever la tête; elle regarda le ciel avec une gratitude infinie.

Tout être, quelque modeste qu'il soit, porte inné en lui l'appréciation de sa valeur; et c'était là le fait de celle qui répondait tout naïvement à l'appellation de *Sagesse*.

Un jour, la dame dont elle ignorait le nom trouvant Mme Durand au comptoir, lui dit avec une impériosité qui était plutôt de la brusquerie :

— Où donc est la plus jeune des Grâces?

— Madame demande sans doute la jeune personne qui la sert d'habitude?

— Oui, répliqua l'excentrique étrangère.

— Elle est absente, répliqua Mme Durand.

— Tant pis... Et reviendra-t-elle prochainement?

— Aujourd'hui même.

Les petits chiens croquaient leurs gâteaux, et leur maîtresse, en contemplant leur sybaritique satisfaction, pensait évidemment à autre chose, puisque tout à coup elle dit à la boulangère :

— Cette jeune personne ne peut être votre fille?... Vous êtes trop jeune pour que cela soit... Et puis, au bout d'un instant, pendant lequel elle envisagea Mme Durand d'un regard clair et incisif comme un scalpel, elle se répondit, péremptoirement à elle-même : elle n'est point non plus votre sœur... qui donc est-elle?

— Je ne sais, madame.

— Comment! vous ne savez! .. Dites-moi qu'il ne vous convient pas de me le dire, et je vous croirai.. Mais je ne puis admettre votre ignorance sur la *Grâce*.

— Elle est pourtant réelle, madame, affirma fermement Mme Durand.

— C'est surprenant!

— Oui, reprit, au bout d'un instant, la boulangère. Un jour, celle que vous appelez la *Grâce* est venue chez nous avec un homme de la campagne, qu'elle appelle son père; un père nourricier sans doute .. Ils n'avaient point l'air riches .. Nous avons donné du travail au père à cause de sa fille, et nous n'avons pas à nous en repentir, car nous aimons Mariette comme une fille.

— C'est parfait! .. repartit la dame, se répondant toujours à elle-même. J'eusse dû m'en douter tout d'abord!...

Et, rappelant ses mignons dogs, elle mit sur le comptoir une pièce de deux francs. Elle sortit, comme toujours, sans prendre sa monnaie, en disant simplement :

— Pour les pauvres.

Mais elle envoya à Mme Durand, des lèvres et des yeux, le plus charmant sourire.

En vérité, il était aisé de lire dans ce sourire qu'elle était heureuse de pouvoir supposer que celle qu'elle appelait la Grâce était née dans une zone sociale plus élevée que celle où elle l'avait trouvée.

Pourquoi?.. Tendait-elle donc à un but autre que celui de satisfaire une banale curiosité?

Le temps, ce grand révélateur, nous l'apprendra peut-être.

Ce jour-là, après le dîner, la blondine Julia offrit à son père un beau camélia portant à ses branches une paire de pantoufles auxquelles elle avait travaillé; certes, les fleurs du camélia n'étaient pas plus fraîches que les joues de l'enfant. Oh! les belles et saintes fêtes de famille que Dieu donne et conserve à ses élus!... Que leur naïves célébrations soient pieusement conservées, et malheur au sceptique qui ose rire au fier orgueil du père admirant à travers les larmes, que la joie fait monter de son cœur à ses yeux, l'informe chef-d'œuvre calligraphique que lui offre son enfant!...

Il fut convenu que, le dimanche suivant, M. Durand conduirait toute la famille voir la féerie merveilleuse du *Pied de Mouton*. En sortant du théâtre, il prit Julia sur son bras, car le sommeil, qui avait envahi l'enfant, ralentissait sa marche, et la pluie menaçait; en rentrant chez lui, il était en nage; la chambre était froide; en reprenant des vêtements de travail, il se refroidit. Le lendemain de cette partie de plaisir, une fièvre violente s'empara de lui, et le médecin, appelé en toute hâte, déclara qu'il redoutait une fluxion de poitrine.

Ce jour-là, Mariette se trouvait seule dans la boutique, lorsqu'elle vit entrer l'homme qu'elle redoutait le plus au monde, le sinistre compagnon de chaîne de Jacques. Il était somptueusement vêtu.

— Jacques Gervais est-il ici? demanda-t-il.

— Ici, il n'y a personne de ce nom, répondit-elle en pâlissant.

— Ah! dit-il en lui jetant un singulier regard; puis il ajouta en riant :

— Si quelqu'un de ce nom vient ici demander de l'ouvrage, vous lui direz qu'il est attendu par le marquis de *San Domingo*.

Mariette, se sentant défaillir, ne répondit point.

Lorsque Jacques rentra, Mariette se garda bien de lui dire l'étrange visite que seule elle savait être pour lui.

L'inquiétude sur le maître de la maison expliquait la tristesse et le mutisme de la jeune fille.

Pendant plusieurs jours, le mal n'augmenta point, et l'espérance remplaçait un peu la crainte.

La dame aux kings-charles, qui n'était plus revenue depuis la veille de la Saint-Charles, entra un jour plus tôt qu'elle ne venait d'habitude; elle avait un troisième petit suivant, qu'elle n'avait point encore amené. Celui-là était si petit qu'elle le portait sur son bras. Elle fit à Mariette un salut dans lequel il y avait l'expression d'une considération d'égale à égale; mais elle n'interpella point celle qu'elle appelait la *Grâce*, seulement elle l'observa longuement pendant que ces petits dogs faisaient le lunch. Quand ils eurent fini, après avoir payé leur goûter et laissé, comme toujours, la part des pauvres, elle remit à Mariette une enveloppe cachetée : elle portait cette simple suscription :

« Pour la *Grâce*, de la part de lady Clarck. »

— Êtes-vous musicienne? lui demanda-t-elle avec grand intérêt plutôt qu'avec curiosité.

— Oui, madame, répondit Mariette, en riant franchement.

— Oh! very well!... Je pars pour Nancy, my dear... gardez ce petit souvenir, je vous prie. Gardez-le précieusement. Et, si je ne revenais point, on ne sait ce qu'il peut arriver! brisez le cachet, ce qu'il contient est pour vous. . Mais je ne resterai point à Nancy. . Je serai prochainement de retour.

En entendant prononcer pour la deuxième fois le nom de la ville où elle avait vécu ses premières années, Mariette ne put s'empêcher de tressaillir.

Et lady Clarck, de ses yeux bleus si perspicaces, saisit ce mouvement malgré son imperceptibilité; aussi dit-elle à celle qu'elle appelait la *Grâce* :

— Vous connaissez Nancy?... Si, oui, voulez-vous y venir avec moi?

— Merci, milady, balbutia Mariette, nul intérêt pour moi ne se rattache à cette ville. Mais je ne vous en suis pas moins reconnaissante de l'offre obligeante que vous voulez bien me faire

Lady Clarck sortit en envoyant du regard à la jeune fille, un affectueux adieu.

Le facteur de la poste entrait au même moment.

— Une lettre pour Jacques Gervais, dit-il, en jetant une lettre sur le comptoir.

Mariette s'en saisit et la cacha précipitamment.

— Une lettre, mon Dieu! Et de qui peut-elle être?... qui peut savoir Jacques Gervais homme de peine chez M. Durand... sinon l'homme... le marquis?..

L'esprit à la torture, elle attendait impatiemment que Mme Durand ou la servante vînt prendre sa place au comptoir, pour monter dans sa mansarde, afin d'y lire cette lettre qu'elle soupçonnait grosse de dangers pour son père.

Hélas! oui, cette lettre était bien faite pour inquiéter la pauvre jeune fille.

« Demain, je t'attendrai, de cinq à six du soir, passage du Grand-Cerf. Apporte moi trois cents francs. . *il me les faut!* »

Toute anonyme qu'était cette laconique missive, et bien que l'écriture lui en fût inconnue, Mariette y lut un nom qui ébranla tout son corps par un tremblement convulsif.

Elle voyait devenir de plus en plus persistantes les exigences de cet homme, de ce marquis de San Domingo, comme il s'était nommé lui-même, en même temps qu'elle voyait s'amoindrir les ressources provenant de la vieille Bastienne; et lorsque ces ressources seraient épuisées, le gouffre toujours béant et insatiable ne finirait-il pas par les engloutir!...

Supprimer cette lettre, c'était exposer Jacques Gervais aux dures représailles de celui qui l'exploitait si cupidement. Malgré ses perplexités, elle fut obligée de descendre au magasin, la douce jeune fille, les yeux secs, le sourire sur les lèvres.

La lettre froissée dans sa poche lui brûlait les doigts comme un papier maudit.

Elle attendait, pour la remettre à son père, que l'on eût soupé. Le souper terminé, le doute la reprit; elle hésita encore.

— Attendons à demain, se dit-elle; souvent la nuit porte conseil.

Mme Durand voyant son mari plus malade, pria Mariette d'emmener Julia coucher dans sa mansarde.

Ce fut encore là une raison de plus pour ajourner la remise de la lettre.

Au milieu de la nuit, Mariette fut éveillée par un bruit insolite : c'était Mme Durand qui frappait à la porte de la jeune fille.

—Éveillez votre père, et priez-le d'aller chercher le médecin, lui dit-elle; mon mari est plus mal.

Mariette alla frapper à la porte de Jacques.

— Père, ouvrez, c'est moi, dit Mariette.

Point de réponse.

— Mon Dieu! se demandait la jeune fille, mon Dieu! où est mon père?... que lui peut-il être arrivé?...

Et toutes ses terreurs la reprenaient.

— Cela presse d'aller chercher le docteur, reprit Mme Durand, et puisque votre père n'est pas là, je vais réveiller la bonne qui viendra avec moi. Vous voudrez bien garder mon mari pendant mon absence.

Mariette descendit à la hâte près du malade; elle le trouva en proie à une fièvre violente qui l'accablait au point qu'il ne vit point sortir sa femme, pas plus qu'il ne vit Mariette assise près de la cheminée, tout à côté du vasistas donnant au-dessus du comptoir.

Malgré l'inquiétude où la mettait l'absence de Jacques Gervais, et la responsabilité que la garde du malade faisait peser sur elle, Mariette sentait ses paupières se clore et le sommeil l'envahir...

Un bon sommeil réparateur, qui enlevait la jeune fille à sa vie présente pour la transporter dans le jardin délicieux de la princesse, à Nancy.

S'y promenait-elle seule?...

Non... Un beau jeune homme, au regard fier et doux, contemplait la jeune fille. Il mesurait son pas sur le sien... Il lui disait, sans doute, de ces douces paroles qui font sourire les anges gardiens, car le visage de celle à qui elles s'adressaient exprima un bonheur suprême...

Le jeune homme cueillit une fleur de lotus, et il posa sur les blonds cheveux de Mariette la fleur sacrée.

— Prenez, chère *Grâce*, dit une voix indéfinie; qu'elle soit l'écho d'un souvenir ou une promesse de l'avenir, gardez cette fleur... Que pour vous elle soit précieuse entre toutes.

Et lady Clarck, qu'elle vit à côté du jeune homme dont la tête était enveloppée d'un linge taché de sang, appela un petit terrier qu'elle fustigea sévèrement.

Les cris du petit chien étaient plutôt un grincement que des cris. Mariette, éveillée par son rêve, regarda autour d'elle; tout était calme et silencieux.

La respiration du malade semblait moins oppressée et plus régulière.

La jeune fille se rassit, et le sommeil la reprit de nouveau : mais son rêve avait changé d'objet, ce fut Jacques Gervais que Mariette vit inventoriant les meubles de la vieille Bastienne.

Un mouvement de convulsive répulsion agita violemment la jeune fille. Elle se leva comme si elle voulait fuir... puis elle retomba inerte sur le fauteuil.

En songe, comme dans la vie réelle, il est des fatalités auxquelles on ne peut échapper!...

Au bout d'un instant, un bruit, plus persistant cette fois, éveilla tout à fait Mariette. Elle écouta; et, sûre que le bruit venait du rez-de-chaussée, elle pensa :

— Bon! c'est Mme Durand qui revient!...

Mais aucun pas ne fit crier les marches de l'escalier, et le grincement d'un fer, cherchant à mordre un autre fer, se fit entendre distinctement dans la boutique. Mariette étonnée se pencha au-dessus du vasistas qui mettait en communication la chambre à coucher avec la boutique.

Eût-elle vu la tête de Méduse qu'elle n'eût point été plus mortellement frappée. Sans un cri, sans une convulsion, la malheureuse enfant tomba sans connaissance, recouvrant de son corps l'ouverture du vasistas, comme si, aux dépens de sa vie, elle eût voulu cacher à tous l'horrible vision qui l'épouvantait...

— J'ai soif, soupira faiblement le malade,

Personne ne répondit à son appel.

— Pauline! appela encore le malade.

M. Durand essaya de se soulever sur ses oreillers pour voir s'il était seul, ou si sa voix, trop affaiblie, ne pouvait parvenir jusqu'à celle qui veillait à son chevet.

Mais, les forces lui manquant pour se mettre sur son séant, il fut contraint d'attendre. Les minutes lui parurent des siècles. Un léger bruit qui montait de la boutique frappait son oreille; ce bruit, sourd, régulier, mystérieux, l'intriguait et le tourmentait. Qui causait ce bruit et pourquoi donc l'avait-on laissé seul à cette heure?

Enfin le malade entendit ouvrir et refermer vivement une porte du rez-de-chaussée, donnant dans l'allée commune, puis monter l'escalier. Et Mme Durand, suivie du médecin et de la bonne, entra précipitamment dans la chambre.

(*A suivre.*) L. ALLIN.

COMMENT S'HABILLAIENT LES FEMMES

IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS

(Suite)

III

On inventa vers le troisième siècle la *tunicula*, ou demi-tunique courte, en lin ou en soie légère; elle était sans manches et se portait par dessus la *stola*; elle s'agrafait sur les deux épaules et s'arrêtait au-dessus du genou. Transparente d'ordinaire, la demi-tunique romaine laissait entrevoir sous son clair réseau la partie supérieure de la *stola*, dont la jupe restait entièrement découverte : le grand art des couturières était de varier les couleurs et les tons des deux vêtements, de manière à produire d'heureux effets d'harmonie.

La *stola*, pièce la plus importante du vêtement des femmes romaines, puisqu'elle correspond à notre robe, portait différents noms tirés de la forme particulière qu'on lui donnait ou de la nuance de ses couleurs.

La *régilla*, ou royale, robe d'apparat.

La *mendicula*, robe grave, officielle, des cérémonies religieuses; elle rappelait dans ses principales dispositions l'ancienne toge républicaine, abandonnée comme trop lourde et trop simple.

L'*impluviata*, ou robe à gouttières, dont la forme carrée rappelait, dit-on, l'impluvium d'une maison. Peut-être ce nom-là fut-il donné tout bonnement parce qu'on la portait en cas de pluie.

L'*intusiata*, ou robe d'intérieur, vêtement de négligé, correspondant à nos modernes peignoirs.

La *patagiata*, robe à ramages, toute semée de fleurs de pourpre et d'or.

Le *luteolum cosicum*, robe très-ouverte par devant. Son nom signifie quelque chose comme « vêtement accroche-cœur. »

La *calla*, faite d'étoffe transparente.

La *spissa*, faite, au contraire, d'un tissu épais et fort.

La *crocula*, robe couleur de safran.

La *caltha*, robe fleur de souci.

J'en passe cent autres qui témoignent du génie inventif des couturières d'il y a dix-huit siècles.

IV

Les manteaux n'étaient ni moins variés de formes, ni moins riches d'ornements que les robes. On distinguait entre autres :

La *palla*, en étoffe légère et vaporeuse. On la jetait négligemment sur les épaules. Un des pans recouvrait le bras gauche et tombait jusqu'aux pieds. L'autre pan, rassemblé en plis gracieux, laissait le bras droit à découvert, passait sur la poitrine, remontait sur l'épaule gauche et s'en allait flotter en arrière.

La *syrma*, ou symare, était un grand manteau de cérémonie à longue traîne, en riche étoffe de drap d'or ou d'argent. On l'agrafait sur l'épaule droite. La poitrine, le devant de la robe, ainsi que le bras droit restaient à découvert.

On portait comme manteaux courts : le *maeors*, le *ricinium*, l'*amiculum* et l'*epomis*, dernier legs de la Grèce vaincue à Rome victorieuse. Les manteaux romains s'agrafaient en général de côté sur l'épaule, et non point comme les nôtres sur la poitrine.

Notons encore le *pallium* et le *peplum*, dont l'usage, de date assez ancienne, venait de Grèce ou d'Asie; et surtout la *rica*, création de l'ère impériale, qui obtint à son apparition une vogue énorme.

La *rica* tenait à la fois du voile et du manteau; les longues mantilles espagnoles ne sont évidemment qu'une appropriation de la *rica* romaine.

Elle était faite d'un tissu léger, à mailles claires, rehaussée parfois de paillettes brillantes. Elle se drapait sur la tête, enveloppait la chevelure comme dans un réseau et retombait sur les épaules, flottant parfois, parfois aussi se nouant devant ou derrière, selon le caprice du jour.

Sous le règne de Constantin, la mode adopta une écharpe nommée *orarium*. Cette écharpe, en lin blanc, se portait en bandoulière par-dessus la robe; on se servait des pans flottants de l'*orarium* pour s'essuyer le visage. Il fut remplacé, quelques années plus tard, par une autre bande de lin, dont le nom nous échappe, et qui faisait plusieurs fois le tour du corps.

De cette époque aussi date le mouchoir de cérémonie, qui, sous le nom de *sudarium*, était destiné à éponger le visage durant les fêtes ou les festins.

V

Comme chez nous, la jeune fiancée, en allant prononcer le oui solennel, revêtait un costume spécial, dont M. T. Maret nous a donné la description :

« Le jour de ses noces, la fiancée portait une tunique blanche unie avec une ceinture de laine de brebis. Ses cheveux étaient partagés en six tresses dont la réunion formait une coiffure élevée en forme de tour, que traversait un javelot léger, et que surmontait une couronne de marjolaine fleurie. Le voile transparent qui couvrait le visage de la mariée était de couleur de flamme. Cette couleur avait été choisie comme un heureux présage, parce qu'elle était attribuée spécialement aux femmes des prêtres ou *flamines*, à qui les lois interdisaient le divorce. La ceinture de laine était un symbole de l'union qui devait régner entre la femme et le mari, union aussi étroite que celle de ces fils de laine mis en pelote. Le petit javelot qui traversait la coiffure rappelait les Sabines, dont la pieuse intervention, au milieu d'un combat acharné, fit tomber les armes des mains de deux peuples ennemis et établit entre eux l'union et la concorde. »

Les anciennes Romaines portaient le deuil en noir; mais, sous les empereurs, cet usage éprouva un changement radical, et, dès le règne de Septime Sévère, les vêtements blancs étaient devenus pour les femmes l'emblème du deuil.

(*A suivre.*) BERTHA DE DORDRECHT.

CURIOSITÉS DE LA MODE

La *Vie parisienne* nous signale deux innovations curieuses. La première nous vient d'Angleterre :

Les Anglais sont connus pour leurs raffinements — souvent inutiles et encombrants — en ce qui concerne le service de table.

Ce sont eux qui ont mis à la mode de changer, non-seulement de couvert, mais encore de serviette à chaque plat; ils viennent d'inventer une nouvelle manière de présenter aux convives le menu du dîner : ils ont imaginé de suspendre la liste, sur vélin, des mets les plus recherchés, au cou de petites statuettes placées devant chaque convive; mais ce qui est d'un goût douteux, c'est que ces statuettes offrent la reproduction très-exacte d'êtres infirmes, pauvres, abjects, dégénérés. Si c'est par amour du contraste violent, c'est bien trouvé, car ces figurines choquent vivement au milieu du luxe de table féerique des grandes maisons anglaises. Seulement quelques personnes délicates et sensibles en ont perdu l'appétit.

L'autre innovation est d'origine américaine; elle révèle l'art de manger une orange avec élégance :

L'orange doit être tenue, de la main gauche, sur une toute petite et fort jolie serviette frangée, servant exclusivement à cet usage. Avec le couteau à manche de nacre, dont on a armé sa main droite, on pratique une incision dans l'orange à l'endroit où s'attachait la tige, et l'on atteint ainsi le cœur du fruit, qui doit être entièrement rejeté, en offrant un assez large orifice pour permettre d'introduire une petite cuiller en or. C'est avec cette cuiller qu'on retire la chair savoureuse et juteuse de l'orange, qui est ainsi tenue et mangée dans sa propre écorce.

L'élégance et l'habileté avec lesquelles on opère sont tenues pour signe de bonne éducation.

Un rapport de l'Académie de médecine, relatif à la statistique des nouveau-nés en 1874, a constaté une diminution de 12 pour 100 sur la mortalité des nourri-sons, grâce au *Biberon-Robert* à soupape. Les docteurs en médecine et les membres des sociétés protectrices de l'enfance ont accordé, d'après les conclusions de ce rapport, une médaille d'honneur à M. Robert, de Dijon.

LES MENUS DE LA SAISON

MENU D'UN DINER DE 10 PERSONNES

EN MAIGRE

Potage crème de riz aux petits pois.
Risoles de champignons.
Barbue à l'eau de sel, sauce au beurre.
Côtelettes de carpes aux haricots verts.
Vol-au-vent d'œufs à la Béchamell.
Galantine d'anguilles.
Ecrevisses en buisson.
Artichauts à la Barigoule.
Méringues à la Chantilly.

C'est à la demande « d'une abonnée, habitant la campagne », que j'ai donné le *menu en maigre* ci-dessus, et que j'y ajoute « une bonne recette, » des *artichauts à la Barigoule*.

Artichauts à la Barigoule. — Parer les artichauts, les faire blanchir à l'eau bouillante pendant dix minutes; les retirer, les faire égoutter, puis en enlever le foin. Remplir le vide d'une farce composée de mie de pain, cerfeuil, estragon, persil et ciboules hachés ensemble très-menu, sel, poivre, muscade et l'huile d'olive; garnir également les interstices des grosses feuilles de cette farce; puis ranger les artichauts dans une casserole; les bien arroser d'huile d'olive, les mettre à cuire, feu dessus, feu dessous, et les laisser jusqu'à ce que les grosses feuilles soient rissolées. Pour les servir, les dresser sur un plat et les saucer avec l'huile de cuisson.

LE BARON BRISSE.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Cap'lez, de Cambrai.

PETITE CORRESPONDANCE

L'abondance des matières nous oblige à publier à la troisième page de notre couverture, les réponses aux lettres de plus en plus nombreuses que nous recevons chaque semaine de nos lectrices.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La République, dit-on partout, est encore ce qui divise le moins.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 12, quai Voltaire.